

SOUVENIRS  
DE MA VIE

La présente édition a été préparée par Natacha Henry à la suite de ses ouvrages *Rosa Bonheur et Buffalo Bill, une amitié admirable* (Robert Laffont, 2019) et *Rosa Bonheur l'audacieuse* (Albin Michel Jeunesse, 2020).

La version intégrale de ce texte a été publiée pour la première fois le 28 octobre 1908 chez Ernest Flammarion, à Paris, sous le titre *Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre* par Anna Klumpke.

Notes de bas de page :

*N.D.A.* : note d'Anna Klumpke dans la version d'origine.

*N.D.É.* : note pour la présente édition.

ROSA BONHEUR  
avec Anna Klumpke

SOUVENIRS  
DE MA VIE

Texte établi, préfacé et annoté par  
NATACHA HENRY

PHÉBUS

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

Copyright pour la présente édition :  
Éditions Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN: 978-2-7529-1261-9

## PRÉFACE

### *La mission d'Anna Klumpke*

Les archives de la peintre animalière Rosa Bonheur (1822-1899) furent longtemps inaccessibles, enfouies dans l'ancienne demeure de l'artiste, le château de By, à Thomery, près de Fontainebleau.

Heureusement, on a ce texte. Rédigé par son amie, la portraitiste américaine Anna Klumpke (1856-1942), il constitue sa référence biographique absolue. Car il a été écrit à quatre mains, ou plutôt à deux voix, Rosa Bonheur ayant décidé de conter sa vie à Anna Klumpke, dans ce qui en sera la dernière année. « Je serai non seulement l'amie et l'élève de la grande artiste, mais aussi l'interprète de ses idées », expliquait Anna Klumpke.

À l'instar d'autres célébrités, Rosa Bonheur prend donc soin de figer elle-même son histoire pour la postérité. Ainsi, tout sera posé. Tout sera dit.

Dès lors, au cours de leurs rendez-vous réguliers, Rosa Bonheur s'ouvre comme jamais, devant une Anna Klumpke attentive, empathique et passionnée. Le 25 mai

1899, le décès soudain de la première, brise brutalement le dialogue. Que faire ? Privée de sa source, mais déterminée à achever ce travail de mémoire, Anna Klumpke devient chercheuse : elle compile des articles, exhume les lettres rangées dans des tiroirs, retrace les histoires de famille, des douleurs aux loyautés, prend garde de citer les artistes, d'hier et de son temps, qui ont compté. En même temps, elle recueille les impressions des proches, tel Céline Ray, la bonne, la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, l'impératrice Eugénie, et autres collectionneuses américaines et galeristes français.

Dix ans se seront ainsi écoulés entre les conversations des deux femmes et la publication du livre *Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre* en 1908. C'est dire si Anna Klumpke a eu le temps d'y songer. Sera-ce une biographie classique, chronologique et à la troisième personne ? Certainement pas.

Désormais seule à bord, Anna Klumpke décide de ne pas s'effacer devant son sujet. Sans trahir Rosa Bonheur qui, d'une certaine façon, le lui avait recommandé : « Vous publierez vos impressions sur moi. Vous les joindrez au récit de ma vie. »

Alors la biographe se montre, elle se dévoile. Dans la première et la troisième partie, « je », c'est Anna Klumpke, depuis sa position de témoin privilégiée. Pour la deuxième partie, Rosa Bonheur se voit attribuer le « je », histoire de se raconter plus directement.

*Une année à deux*

Anna Klumpke entre dans la vie de Rosa Bonheur en octobre 1889. Servant d'interprète à un Nord-Américain de passage en France, elle approche son héroïne le cœur battant, ainsi qu'elle le relate au début du texte. La peintre animalière est si connue en Amérique du Nord ! Son tableau *Le Marché aux chevaux* est accroché au Metropolitan Museum, et l'on offre aux enfants une poupée à son effigie. À l'époque, la notoriété de Rosa Bonheur est à son firmament, en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis.

Après neuf ans quasiment sans se revoir, car Anna Klumpke travaillait en Amérique, la voici à By. Elle vient dans un but professionnel : exécuter le portrait de Rosa Bonheur. Ce sera, croit-elle, l'affaire de quelques semaines.

Cependant, Rosa Bonheur, qui souffre de la solitude, ose éhontément cette proposition :

« Anna, voulez-vous rester avec moi et partager mon existence ? »

Rude décision ! Anna Klumpke a quarante-deux ans, une carrière prometteuse dans laquelle elle s'est beaucoup investie. Ses toiles ont eu la faveur de sept Salons depuis 1886, et, en un an à Boston, elle a eu pas moins de dix-sept commandes<sup>1</sup>. Sa propre mère, effarée

1. *N.D.É.* Nul doute que son œuvre sera un jour honorée comme il se doit. Peintre de genre et portraitiste de talent, Anna Klumpke a été

que sa fille envisage soudain de devenir « demoiselle de compagnie », convoque un conseil de famille pour l'en dissuader.

Ambivalente, Anna s'évertue à rassurer tout le monde, quitte à s'oublier elle-même. Le dévoilement de ses tiraillements intérieurs est bouleversant. Par exemple, vu leur différence d'âge – trente-quatre ans –, lui prêtera-t-on de mauvaises intentions ? Que dira le qu'en-dira-t-on ? Sans savoir encore que la famille Bonheur l'accusera d'avoir « hypnotis[é] l'illustre femme » afin d'en devenir sa légataire universelle. La fin du livre est consacrée à la difficile succession de Rosa Bonheur, qui s'étala sur plusieurs années.

Lorsque Rosa Bonheur lui propose de partager sa vie, en 1898, Anna Klumpke doit assumer la réécriture de son destin : de toute évidence, ce n'est pas pour ses toiles qu'elle entrera dans la postérité des artistes, c'est parce qu'elle aura vécu auprès de Rosa Bonheur. Laquelle lui impose jusqu'à sa dernière demeure : au cimetière du Père-Lachaise, avec elle et avec Nathalie Micas, sa compagne décédée neuf ans plus tôt. Et toutes les trois d'y reposer désormais, dans le caveau Micas.

Nathalie Micas, justement. Lorsque Anna Klumpke s'installe au château de By, chaque babiole porte l'empreinte de celle qui fut associée à Rosa avant elle. Avec

exposée au Salon jusque dans les années 1930, lorsque l'imminence de la guerre la poussa à rentrer à San Francisco. Elle y mourut le 9 février 1942.

quelle importance ! Et loin, très loin dans le temps : en 1837 – Anna Klumpke n’était pas née –, Rosa avait quatorze ans, Nathalie, douze. Elles se choisirent, et ne se quittèrent plus. Cela dura tout un demi-siècle, jusqu’au premier jour de l’été 1889. Ce jour-là, dans la chambre « avec sa tenture jaune et ses meubles élégants », le décès de Nathalie propulsa Rosa Bonheur au fond des ténèbres.

Une autre qu’Anna Klumpke aurait peut-être mal supporté ce passé omniprésent, sur lequel Rosa Bonheur se répand avec une nostalgie criante. Admirablement humble devant ces souvenirs, Anna Klumpke se met à aimer à la fois Nathalie Micas, et les décennies dont elle n’a pas fait partie. Les parents, les séjours en Écosse, les chevaux et les lions, la guerre de 1870 – encore des passages édifiants ! –, le matrimoine et les rumeurs... Et l’âge qui finit par gagner. Que de tendresse dans cette aventure !

Anna Klumpke accepte donc de vivre à By, par amitié, par fascination. Comment refuser ? Elle était venue peindre le portrait de Rosa Bonheur, elle s’attellera aussi à son autobiographie.

### *Formidable Rosa Bonheur*

Le sujet de ce livre, c’est avant tout la vie de Rosa Bonheur. Née à Bordeaux, le 16 mars 1822, formée auprès de son père artiste et au Louvre, avant de courir les marchés aux bestiaux et autres abattoirs, elle est, dès l’adolescence, déterminée à vivre de son pinceau. Ah !

L'indépendance financière ! Exposée au Salon à dix-neuf ans, avec *Deux lapins*, et *Chèvres et moutons*, Rosa Bonheur vend bientôt ses toiles aux Britanniques et aux Américains.

L'exactitude anatomique, voire vétérinaire, de ses chevaux, bœufs et autres taureaux, épaté toujours. *Le Labourage nivernais* puis *Le Marché aux chevaux* la propulsent sur le devant de la scène. Elle voyage dans les Pyrénées, le Cantal, en Angleterre et en Écosse, mais n'ira jamais en Amérique, ce dont elle rêvait. Forte de son aura, elle cultive ses relations mondaines, ainsi qu'elle le relate à Anna Klumpke, épatée par tout ce gotha européen.

En 1865, elle est la première femme artiste chevalière de la Légion d'honneur, décorée par l'impératrice Eugénie. En 1894, le président Carnot la fait officière.

Tout cela parce que « le travail ne m'a jamais fatiguée et jamais la patience ne m'a fait défaut ».

Auprès d'Anna Klumpke, Rosa Bonheur ambitionne de finir un grand tableau, *La Foulaison*, pour l'Exposition universelle de 1900, ce qui impose la construction d'un nouvel atelier. Volontiers professeuse d'art, elle détaille les pigments, décrit le mélange des couleurs, le lavage des pinceaux... Et Anna de prendre conseil chez ses maîtres à Paris pour faire au mieux...

Éduquée par un père saint-simonien et partisan de l'égalité des sexes, Raimond Bonheur, Rosa reçut de lui ce conseil :

« Aie l'ambition de dépasser Mme Vigée-Lebrun, dont tout le monde parle en ce moment. »

Le féminisme de Rosa Bonheur, puissant, exige l'autonomie des femmes et la fin de leur asservissement. Chaque pan de sa vie, elle l'a modelé sur ces idées. Les pages qui suivent ne disent que cela. Convaincue que l'Amérique est en avance sur la France, elle reconnaît même que cela anime son affection pour Anna Klumpke : « Vous appartenez à la nation américaine, lui dit-elle. C'est là que la femme occupe depuis longtemps la situation exceptionnellement favorable que j'ai toujours rêvée pour mes sœurs françaises. »

Féminisme et parcours d'artistes, guerres et têtes couronnées, ce récit recouvre quasiment tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Cette nouvelle édition rend enfin accessibles la vie de Rosa Bonheur, la puissance de son duo avec Anna Klumpke, et la fulgurante intelligence de leur amitié.

Natacha Henry

À propos de cette édition :

Nous avons respecté les usages en vigueur au moment de la première édition du livre en 1908 concernant l'emploi du masculin et du féminin.

De même, il arrive à Rosa Bonheur de passer du vouvoiement au tutoiement lorsqu'elle s'adresse à Anna Klumpke, ce que nous avons, là encore, respecté.



AVANT-PROPOS  
PAR ANNA KLUMPKE

Après avoir été une admiratrice fervente de Rosa Bonheur, les circonstances de ma vie, et quelque secret destin sans doute, m'ont rendue la compagne de ses derniers jours et la confidente de ses suprêmes pensées. Par là j'ai contracté le pieux devoir de faire connaître, d'après ses propres récits, la vie de la femme illustre que je n'ai cessé de pleurer.

Sa carrière fut longue et bien remplie. Un rayon de gloire l'illumina, et le jour funeste qui en marqua le terme fut déploré dans sa patrie, aussi bien que par-delà les frontières et les océans, par tous ceux qui ont le culte de la nature, de l'art et de la beauté. Du moins son souvenir n'est-il pas près de s'éteindre : les belles œuvres qu'elle a laissées et qu'une admiration unanime a répandues sur tous les continents lui sont un sûr garant de vivre dans la mémoire de la postérité.

De son vivant même, les biographes ne lui ont pas manqué, et des plumes plus expertes que la mienne ont écrit à son sujet des pages pleines de couleur et d'intérêt.

Quelque consciencieux talent que d'aucuns y aient

déployé, pourquoi Rosa Bonheur refusa-t-elle de se reconnaître pleinement dans le portrait qu'ils ont tracé d'elle ? Apparemment parce que leurs auteurs n'avaient pas su pénétrer au plus profond de sa pensée et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à la leur révéler entière, alors même qu'elle s'efforçait de satisfaire le plus complètement à leur curiosité. Cette réserve instinctive n'existait pas pour une femme dont l'affection et le dévouement lui étaient acquis, avec laquelle elle se sentait en étroite communion de sentiments.

À la suite des longues causeries que j'eus avec elle, j'ai pu noter à loisir, sur son vœu formellement exprimé, non seulement les souvenirs très précis de Rosa Bonheur sur sa vie et les travaux qui l'ont illustrée, mais encore ses sentiments comme ses opinions sur les personnes, sur les choses et sur son art : d'une façon générale, sur les divers problèmes sociaux, religieux et moraux de tout ordre qui s'offraient au jugement d'un esprit éminent.

Mais l'on comprendrait mal peut-être mon titre à la confiance et à l'affection de Rosa Bonheur, si, avant d'entamer le récit de sa vie, je n'exposais brièvement les circonstances qui m'amènèrent à la connaître et qui, entre la grande artiste française et une jeune Américaine de San Francisco, venue à Paris pour se perfectionner dans l'art de peindre, firent naître cette loyale et sincère amitié que seule la mort a pu rompre.

Tout le reste de mes jours, j'en garderai dans mon cœur le souvenir reconnaissant et attendri. [...]

# PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER

La popularité de Rosa Bonheur en Amérique remonte à 1858. Sa toile *Le Marché aux chevaux*, exposée successivement à New York et dans plusieurs villes de l'Union<sup>1</sup> par M. Gambart, le grand marchand de tableaux<sup>2</sup>, avait provoqué une curiosité très vive, un véritable enthousiasme même, en ce pays où les peintres animaliers ont toujours compté de fervents admirateurs. Il n'était pas jusqu'au fait d'être l'œuvre d'une femme qui n'eût contribué à son succès. Après divers changements de possesseurs, elle a été offerte, en 1887, au Metropolitan Museum de New York par M. Cornelius

1. *N.D.É.* L'Union englobe les vingt-trois États américains du nord-est et de l'ouest des États-Unis actuels, non sécessionnistes.

2. *N.D.É.* Ernest Gambart (1814-1902), marchand d'art d'origine belge. Installé à Londres, il importe, achète et expose des gravures puis, à partir de 1849, des toiles originales. Ses relations privilégiées avec les artistes et les collectionneurs firent sa gloire et celle de sa galerie. Dès 1855, il joue un rôle considérable dans la carrière de Rosa Bonheur.

Vanderbilt<sup>1</sup>, et cette libéralité a consacré, en quelque sorte, la renommée de Rosa Bonheur aux États-Unis. Aucune certes ne fut plus légitime ; mais il est piquant de constater que la race de chevaux dont cette toile, mille fois répétée par la gravure, semble être la glorification, a participé d'une certaine manière à la célébrité du tableau<sup>2</sup>.

Les éleveurs américains, auxquels Rosa Bonheur avait permis d'admirer la taille, la noblesse de formes et la vigueur des chevaux percherons, se montrèrent de plus en plus avides de ces superbes animaux, et, chose singulière, dans les transactions qui en résultèrent, le nom de la grande artiste française n'a pas cessé dès lors d'apparaître un peu comme celui d'une bonne fée. Il n'en saurait être donné meilleur témoignage que celui du *Stud-Book*<sup>3</sup> publié en 1885 pour la première fois par la Société hippique percheronne, alors tout récemment fondée à Nogent-le-Rotrou (1883), dans le but de conserver les caractères de la race et de lutter contre la concurrence des éleveurs boulonnais. Son frontispice n'est autre chose que la reproduction d'un dessin de Rosa Bonheur, fait à la demande des administrateurs

1. *N.D.É.* Homme d'affaires et philanthrope américain, Cornelius Vanderbilt (1794-1877) doit sa fortune au transport maritime et aux chemins de fer.

2. *N.D.É.* Les percherons français seront en effet très prisés aux États-Unis.

3. *N.D.É.* Liste et pedigree des étalons reproducteurs.

de la Société et du sous-préfet de Nogent. L'on avait eu grand soin de joindre à ce dessin le fac-similé d'une lettre de l'artiste disant sa joie de pouvoir associer ainsi son effort à ceux que l'on tentait pour garder aux chevaux du Perche des qualités universellement appréciées. Et ceci ne manqua pas d'être fort remarqué en Amérique. Les directeurs de la Société ne le laissèrent point ignorer à Rosa Bonheur.

Une correspondance s'ensuivit, dont les chevaux percherons furent naturellement le prétexte, mais au cours de laquelle la grande animalière ne tarda pas à manifester à quel point sa curiosité d'artiste et d'amie des bêtes était excitée par ce que romanciers et voyageurs lui avaient appris des chevaux sauvages de la Prairie américaine. Combien elle serait aise de posséder, devant son chevalet, des modèles de cette espèce ! De là à l'ambition de s'en procurer, il n'y avait qu'un pas.

Le souhait de Rosa Bonheur, bientôt connu outre Atlantique, trouva dans M. John Arbuckle, président de la Compagnie post-percheronne du Wyoming, l'homme le mieux disposé à le satisfaire<sup>1</sup>. À quelq temps de là,

1. *N.D.É.* John Arbuckle s'était enrichi en vendant du café moulu (plutôt que du café en grains). Passionné de chevaux, il acquit le ranch du politicien Morton Everel Post, dans le Wyoming. Il semble donc que Post désigne le nom du propriétaire plutôt qu'une race de chevaux qui n'est homologuée nulle part. Suite à une erreur de traduction de la part d'Anna Klumpke, ou de son premier éditeur, la Post Percheron Horse Association serait devenue la « Compagnie post-percheronne ».

un jeune étalon sauvage s'étant justement introduit dans l'enclos de son haras, il lui fit donner la chasse ; mais l'animal était ardent et vite. Il ne fallut pas moins de quatre jours pour le capturer au lasso, et neuf cow-boys pour le maîtriser et le mettre en wagon.

Comme de raison, M. Arbuckle s'attendait à recevoir, dans les délais indispensables, les remerciements que Rosa Bonheur ne pouvait manquer de lui adresser. Or, semaines et mois se passaient sans que la grande artiste lui donnât le moindre signe de vie : il ignorait même si son cheval était arrivé à destination.

Un peu surpris, il se résolut à mettre à profit un voyage qu'il devait faire en Europe pour aller en personne prendre des nouvelles de son envoi. C'est à Paris que je le rencontrai, et qu'il me fit part de son dessein. Son ignorance du français lui causait néanmoins un peu d'embarras, et c'est pourquoi il me proposa de l'accompagner pour être son interprète.

Rendre visite à Rosa Bonheur, c'était la réalisation d'un de mes rêves de jeune fille. Sera-t-on surpris que j'aie accepté avec un vif empressement ?

By est un petit hameau tout voisin de Fontainebleau. Son château, qui fut pendant près de quarante années la résidence de Rosa Bonheur, est en réalité ce qu'en France on appelle communément une maison bourgeoise, et l'on y chercherait vainement traces de tourelles et de pont-levis. Avec son jardin et son parc, la proximité

de la forêt dont cette propriété est en quelque sorte le prolongement, ce n'en est pas moins la plus agréable des habitations rurales.

Une haute porte grillée y donne accès. Le coup de sonnette de M. Arbuckle provoqua l'apparition, derrière un guichet, d'une femme en coiffe blanche. D'un ton un peu brusque, elle déclara que mademoiselle était à Nice. Nous lui exposâmes néanmoins l'objet de notre visite, qui était de savoir si Mlle Rosa Bonheur avait reçu d'Amérique un cheval sauvage, et ceci la rendit plus gracieuse.

– Des chevaux d'Amérique, ce n'est pas un, mais trois que nous avons reçus d'un seul coup. Désirez-vous les voir ?

Fort intrigués, nous suivîmes la femme, qui nous fit traverser une rue du hameau et nous introduisit dans un enclos partagé en jardin potager et en prairie.

– C'est ici que mademoiselle garde ses chevaux, fit-elle. Vous y trouverez sans doute celui que vous cherchez.

Il y avait là, en effet, trois superbes bêtes qui dressèrent la tête avec un peu de défiance en nous apercevant.

– Le voici ! s'écria aussitôt M. Arbuckle d'une voix joyeuse. Je le reconnais très bien. Voyez la marque P.O. qu'il porte sur la croupe ! Combien je suis heureux de le trouver en si bon état !

– A-t-il pu servir de modèle ? demandai-je.

– De modèle ! se récria la brave femme. Jamais ! Ce fut impossible... Pourtant, nous nous entendons assez bien à apprivoiser les caractères les plus rebelles. Voyez plutôt.

Elle nous mena vers une cage. Derrière les barreaux, on apercevait des yeux étincelants.

– Voici la favorite de mademoiselle.

La favorite de mademoiselle était une jeune lionne, dont le regard fixait avec obstination les deux visiteurs inconnus. Tandis que nous regardions avec un peu d'étonnement, notre guide fit glisser le verrou, ouvrit la porte et se mit à caresser le fauve, qui la laissa faire avec la complaisance d'un gros chien.

– Vous voyez qu'il n'y a rien à craindre avec Fathma. Chaque matin, nous nous promenons ensemble dans le parc, comme de bonnes amies que nous sommes. Voulez-vous essayer ?

Déjà la lionne, qui semblait comprendre les propos de sa gardienne, se préparait à sauter sur le pavé de la remise. M. Arbuckle paraissait mal à l'aise, et j'avoue que je me sentais médiocrement rassurée. Nous nous défendîmes de vouloir causer à la femme un surcroît de dérangement et, après l'avoir remerciée de sa peine, nous regagnâmes en hâte la voiture qui nous avait amenés.

Nous revînmes à Paris sans rapporter de notre voyage la satisfaction que nous en attendions. Nous n'avions pas vu Rosa Bonheur, et mon compatriote, rassuré sans doute sur le sort de son cheval sauvage, ignorait encore pourquoi son acte si courtois n'avait jamais reçu le moindre remerciement.

Deux années passèrent avant que M. Arbuckle revînt en France. L'Exposition de 1889<sup>1</sup> l'y ramena, bien décidé cette fois, toutes précautions étant prises d'avance, à obtenir le fin mot de l'histoire. Il m'écrivit avant de quitter New York, me priant de solliciter de Rosa Bonheur une entrevue pour la fin septembre. J'hésitai quelque temps, sachant que l'illustre artiste, toute au deuil récent d'une amie très chère qui depuis longtemps partageait sa vie, se prêtait avec regret à tout ce qui était de nature à troubler son recueillement<sup>2</sup>. Sur le conseil de Mme Peyrol, sa sœur, à laquelle j'avais soumis mon embarras, je me décidai cependant à lui faire connaître le désir de M. Arbuckle.

La réponse de Rosa Bonheur ne tarda guère. Elle était adressée à mon compatriote, et ainsi conçue :

*By, 27 septembre 1889*

*Monsieur;*

*Je serai très heureuse de vous recevoir samedi prochain, si vous le pouvez, qui sera le 5 octobre...*

*J'espère que cela ne vous contrarie pas, que, précisément, je viens de donner deux de mes chevaux mustangs au colonel Cody<sup>3</sup>.*

1. *N.D.É.* Symbolisée par la construction de la tour Eiffel, l'Exposition universelle a accueilli des touristes du monde entier.

2. *N.D.É.* Nathalie Micas s'est éteinte le 21 juin 1889.

3. *N.D.É.* William Cody, plus connu sous le pseudonyme de Buffalo Bill, présente à l'Exposition universelle de 1889 son Wild West Show.

*Le vôtre était si sauvage ! Il ne pouvait plus me servir. Deux cow-boys doivent venir les prendre lundi au lasso.*

*Je n'ose pas vous inviter à venir déjeuner avec moi, car je mène une vie très simple; mais si vous voulez bien accepter des œufs frais, je serai très heureuse de vous recevoir de mon mieux. Je vous demanderai de me prévenir d'avance du jour. Il est entendu que je comprends dans mon invitation votre aimable traductrice.*

*Je serais bien contente que vous me donniez des sujets de la vie des chevaux, ce qui peut me servir beaucoup pour des compositions.*

Le jour indiqué, M. Arbuckle et moi nous arrivâmes à By. Au moment où le cocher qui nous conduisait s'apprêtait à descendre de son siège pour sonner à la porte, la grille s'ouvrit à deux battants. Sur le perron de l'habitation, nous aperçûmes un personnage de petite taille, vêtu d'un pantalon et d'une blouse comme en ont les paysans, et qui portait sur le bras un chien blanc et noir. Il fit avancer la voiture jusqu'au bas des marches, et de l'air le plus affable, s'approcha en nous tendant les mains.

C'était Rosa Bonheur.

De cette première rencontre avec la grande artiste dont, jusque-là, je n'avais connu que le talent, et qui devait me témoigner plus tard une si touchante amitié, j'ai gardé la plus inoubliable des impressions.

Rosa Bonheur était fort bien proportionnée, ce qui la faisait paraître de grandeur moyenne, bien qu'en réalité elle fût petite. Sous un front haut et large, creusé entre

les deux sourcils du sillon caractéristique des penseurs, ses yeux noirs avaient gardé la vivacité extraordinaire de la jeunesse. Le nez était petit, les narines bien dessinées, la lèvre supérieure mince et d'une jolie courbure ; sur la lèvre inférieure, plus développée et d'une mobilité extraordinaire, se trahissaient les divers états de son esprit et les sensations qui l'impressionnaient. Le visage était encadré d'une chevelure d'un gris d'argent magnifique, dont les boucles, abondantes et soyeuses, retombaient jusqu'à la naissance du cou, entourant comme d'une auréole cette tête vénérable.

L'étrangeté de son costume ne me surprenait qu'à demi : je connaissais de longue date son habitude de porter des vêtements masculins. Il ne me déplut pas de noter néanmoins que, sous de tels dehors, la coquetterie féminine ne perdait aucun de ses droits. Les deux magnifiques boutons d'améthyste qui retenaient son col en étaient le meilleur gage ; sa blouse était ornée aux épaules de broderies très fines, et de ses pantalons de velours sortaient deux petits pieds fort élégamment chaussés. L'ensemble de toute la personne était empreint de la plus grande distinction ; son aspect vénérable me fit songer à Corot<sup>1</sup> et à Henry Ward Beecher<sup>2</sup>.

1. *N.D.É.* Le peintre Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875) a fondé l'École de Barbizon qu'Anna Klumpke aimait beaucoup. C'était un ami des Bonheur.

2. *N.D.É.* Le pasteur et prédicateur Henry Ward Beecher (1813-1887), fervent défenseur de la lutte pour l'abolition de l'esclavage, et du

Nous nous mîmes à table. Après les préliminaires d'usage, Rosa Bonheur s'expliqua enfin sur le cas du cheval sauvage. Elle nous exposa comment, ayant reçu d'Amérique en même temps que celui de M. Arbuckle, deux autres mustangs envoyés par M. X. de Chicago, elle avait, de la meilleure foi du monde, cru que tous les trois venaient de ce dernier et l'en avait seul remercié. Elle s'en excusait, aussi bien que de la malchance récente qui s'ajoutait au malentendu déjà ancien.

– Faites comprendre à votre ami, continua-t-elle, pour quelle cause j'ai dû me priver du cheval qu'il m'a si aimablement offert. Cet animal était si ombrageux que jamais je n'ai pu l'approcher. Dès que l'on ouvrait la porte de l'écurie, le matin, il partait au galop dans le pré. Le soir, c'était uniquement la faim qui l'attirait à sa mangeoire et à son râtelier, que l'on avait toujours soin de garnir copieusement. Les domestiques se hâtaient alors de fermer la porte derrière lui. Autrefois, j'arrivais assez bien à dompter des chevaux – je croyais réussir avec le vôtre, mais il a fallu renoncer. Ce cheval sauvage l'est si bien resté que, pendant les deux années qu'a duré ce manège, c'est à peine si j'ai pu faire au vol quelques études.

M. Arbuckle ne put s'empêcher de sourire :

– Elle voulait un cheval sauvage, elle en a eu un ! fit-il.

vote des femmes. Toujours fort bien vêtu, il portait les cheveux mi-longs.

– C’était là mon désir, en effet, poursuivit gaiement Rosa Bonheur, mais il m’a fallu renoncer à en tirer bon parti. J’ai cru bien faire de le mettre entre les mains de Buffalo Bill, ainsi que je vous l’ai écrit. Ses cow-boys sont venus le prendre il y a seulement quelques jours. En voilà des gaillards qui savent manier, sans les maltraiter, les animaux rétifs ! C’est un plaisir de les voir à l’œuvre. L’un d’eux, après avoir saisi au lasso votre petit cheval, l’a si bien maîtrisé qu’il a pu s’en approcher et même lui caresser la tête. C’est une tâche que je n’aurais jamais pu confier à un palefrenier français.

Le déjeuner touchait à sa fin. En guise d’œufs frais, l’on nous avait servi le menu le plus délicat. Les raisins du dessert étaient particulièrement délicieux.

– Rarement j’en ai vu d’aussi beaux ! s’écria M. Arbuckle.

– C’est la spécialité du pays. Vous n’avez pas manqué de vous apercevoir, en venant ici, que toutes les murailles sont garnies de treilles, car c’est à By et aux environs que mûrit le raisin fameux connu sous le nom de chasselas de Thomery. Nos cultivateurs en expédient dans les contrées les plus lointaines. Vous avez pu en voir en Amérique, et l’impératrice de Chine, dit-on, n’en veut pas manger d’autres. Henri IV en était très friand, et si l’on en croit la chronique, ajouta-t-elle avec un sourire, c’est à ce modèle de nos rois que Thomery devrait son nom, car il avait coutume de dire : « Ici, tout me rit ! »

Et Rosa Bonheur se leva en riant. Elle nous invita à visiter son atelier et à voir ses dernières œuvres. Je la remerciai avec une vivacité qui trahissait mon plaisir de l'honneur qu'elle voulait bien nous faire.

– Votre appréciation me sera très agréable, dit-elle, car je sais que vous me jugerez en artiste.

Tout à la fois surprise et flattée, je la regardai avec un peu d'étonnement.

– Mais oui, mais oui, reprit-elle avec bienveillance, je sais fort bien que vous êtes femme de talent, et j'ai remarqué votre beau portrait<sup>1</sup> du dernier Salon. Je sais aussi que vous avez deux sœurs d'une haute intelligence. Toutes les trois vous prouvez que la femme n'est pas moins bien douée que l'homme, qu'elle peut avoir autant de talent que lui et même parfois davantage.

– Oh ! mademoiselle, m'écriai-je, peut-on comparer le mérite des autres femmes au vôtre, à celui d'une artiste dont le nom tiendra une si grande place dans l'histoire de l'art ? Combien je suis heureuse de pouvoir vous dire de vive voix ce que tant de femmes pensent de vous !

Rosa Bonheur parut ne pas entendre et continua :

– Et j'admire les idées américaines en ce qui concerne l'éducation des femmes. Car vous n'avez pas, comme chez nous, le sot préjugé que les jeunes filles sont

1. *N.D.É.* Anna Klumpke a exposé un portrait de sa mère au Salon de 1886.

exclusivement destinées au mariage. Je suis toute scandalisée des entraves qui pèsent sur elles en Europe. Si, quant à moi, j'ai été assez heureuse pour m'en affranchir, je le dois au talent dont la Providence m'a gratifiée.

Nous étions arrivés devant une porte close. Rosa Bonheur l'ouvrit au moyen d'une petite clef tirée de sa poche.

– Entrez, fit-elle avec un peu d'emphase, entrez dans mon « sanctuaire ».

Nous entrâmes, non sans éprouver l'impression de recueillement qui semblait exigée par le nom que Rosa Bonheur donnait à son atelier.

Une toile immense, sur laquelle s'agitaient des chevaux admirables de vie, garnissait tout le fond de la pièce.

– J'ai représenté là, nous dit l'aimable artiste, le battage du blé tel qu'il se pratique encore dans certaines régions du Midi. Ces neuf chevaux, en passant et repassant, foulent de leurs sabots les épis et en font sortir les grains que l'on recueille ensuite. Voici de longues années que je travaille à ce tableau. Je voudrais que ce fût mon chef-d'œuvre, mais il y a tant à faire que je me demande si je l'achèverai jamais. Depuis la mort de ma dévouée amie, il m'arrive souvent de perdre courage.

Pendant que Rosa Bonheur parlait, mes yeux parcouraient l'atelier. Sur les tables et sur les chaises, des papiers, des livres épars, romans de Dumas, Bourget, Zola, mêlés à des ouvrages qui me parurent traiter des

mœurs des bêtes. Sur les murs, des têtes d'animaux de diverses espèces, des cornes de cerfs.

Quant aux tableaux, aux études que je m'attendais à trouver là, il n'y en avait pas. Rosa Bonheur remarqua mon étonnement.

– Vous êtes surprise, dit-elle, que mon « sanctuaire » soit moins décoré que ne l'est généralement l'atelier d'un commerçant ! Il est pour moi cependant tout rempli de souvenirs, au milieu desquels l'inspiration me vient mieux que partout ailleurs, car j'y revis un passé qui m'est très cher... Du reste, si ces murs manquent de tableaux, c'est la faute de vos compatriotes. Ils assiègent mes marchands, qui enlèvent mes toiles à peine terminées. Ce qui n'empêche que je les fasse parfois attendre des années durant. Vous autres, Américains, vous menez tout à la vapeur. En ce qui touche les choses de l'art, cela ne va pas sans inconvénients. Dans la photographie, cependant, je n'ignore pas que vous obtenez ainsi des résultats fort intéressants, mais valent-ils encore l'instantanéité d'une bonne mémoire ? Je ne le crois pas... Pour mon compte, par exemple, poursuivit-elle en se tournant vers M. Arbuckle, je vous avoue que je n'ai jamais pu parvenir à fixer par la photographie les mouvements de votre cheval, tandis que je les ai parfaitement gardés dans l'œil et que j'ai pu ainsi les reproduire sur la toile.

– Et cependant l'on est parvenu chez nous, reprit mon compatriote, à réduire le temps de pose à 1/700<sup>e</sup> de seconde. À cette vitesse, rien n'échappe des mouvements

les plus impétueux. Si vous voulez bien me le permettre, mademoiselle, aussitôt rentré en Amérique, je vous adresserai une collection unique de photographies relatives à la vie des cow-boys.

– J’y consens très volontiers, monsieur, à la condition néanmoins que vous acceptiez une étude faite d’après le cheval que vous m’avez offert et que je suis un peu honteuse de ne pas pouvoir vous montrer.

On devine que l’offre de Rosa Bonheur fut accueillie avec reconnaissance, aussi bien, du reste, que sa photographie, qu’elle nous donna au moment où nous prîmes congé d’elle.

– Quant à vous, mademoiselle, je serai toujours heureuse de vous revoir, ajouta-t-elle en me tendant la main.

Cette main fine et nerveuse, je la saisis et la baisai avec émotion, songeant à toutes les belles œuvres qu’elle avait créées.

Alors que nous revenions vers Paris, M. Arbuckle, hochant un peu la tête, me dit :

– Ne prenons pas trop au sérieux les marques de sympathie que Rosa Bonheur nous a prodiguées. Elle nous a fait, sans doute, un accueil vraiment chaleureux, mais nous le devons en grande partie, j’imagine, à la position un peu embarrassée dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de moi.

– Je le crois aussi, répondis-je, car il est assez déplaisant d’apprendre le nom de qui nous a fait un

généreux cadeau et de se trouver en sa présence le lendemain précisément du jour où l'on s'en est débarrassé.

Les relations se poursuivirent : n'y avait-il pas à faire venir à By les photographies de M. Arbuckle, et à entretenir celui-ci de l'étude que Rosa Bonheur lui destinait ? Tant et si bien qu'un échange de lettres s'ensuivit par mon entremise, indispensable pour les traductions.

Presque inconsciemment, mes rapports avec Rosa Bonheur se firent de plus en plus cordiaux, tout restreints qu'ils fussent à ce commerce épistolaire.

## CHAPITRE II

À la suite du Salon de 1891 auquel j'avais pris part, quelques amies, habitant Boston, m'engagèrent à me rendre pour un temps dans cette ville, où je pouvais espérer la commande d'un certain nombre de portraits. Leurs instances n'eurent pas trop de peine à me décider.

Mon départ semblait de nature assurément à interrompre les bonnes relations commencées avec Rosa Bonheur. Il produisit l'effet contraire de les rendre plus cordiales. Avant de quitter la France, j'avais cru devoir, par politesse, faire part de mon dessein à l'illustre artiste. Dans la réponse qu'elle me fit, elle eut la bonté d'exprimer son regret de mon départ, en même temps que le désir que je ne partisse pas sans lui rendre visite une dernière fois. Au cas, ajoutait-elle, où ma mère consentirait à m'accompagner, elle serait heureuse de faire sa connaissance.

Le 1<sup>er</sup> août, qui était un samedi, je refis donc, en compagnie de ma mère, le voyage de By.

Rosa Bonheur avait envoyé sa voiture nous attendre à la gare de Moret, et nous réservait au château le plus

charmant accueil. Ma mère fut privée cependant du plaisir de la voir en vêtements masculins : la bonne artiste portait ce jour-là une élégante robe de velours noir. Les deux mains tendues, elle s'avança vers nous, présenta ses compliments de bienvenue, et tout droit nous conduisit à la salle à manger, où le déjeuner nous attendait.

– Mais où donc est Gamine ? dit-elle tout à coup en se retournant. Gamine ! Où es-tu ? Viens, viens, ma petite Gamine !

Une petite chienne, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vue sur les bras de Rosa Bonheur lors de ma première entrevue, accourut joyusement. Sa maîtresse l'installa sur une chaise proche de la table.

– Gamine ne me quitte jamais, ajouta-t-elle, et c'est toujours pour elle que sont les meilleurs morceaux.

Nous étions assises. Rosa Bonheur découpa une tranche dans la partie la plus saignante d'un filet, et la partagea en menues bouchées sur une petite assiette d'argent qu'elle présenta à Gamine. Tandis que la mignonne bête les dégustait en connaisseuse, une porte qui s'ouvrit laissa passer quatre énormes chiens du mont Saint-Bernard. Processionnellement, comme avec la conviction d'accomplir un rite, ils firent le tour de la table et l'un après l'autre s'en vinrent recevoir les caresses de leur maîtresse.

– Ceux-là sont mes plus vieux amis, fit Rosa Bonheur en les flattant de la main. Ce sont mes gardiens fidèles. Avec eux je n'ai rien à craindre !

Ce singulier défilé terminé, j'entendis que dans la pièce voisine on apportait leur pâtée. Les chiens se précipitèrent avec moins de gravité qu'ils n'en avaient montrée en entrant dans la pièce.

– Les entendez-vous se bousculer pour dévorer leur pitance ? nous fit observer Rosa Bonheur avec gaieté. Ils ne disputent pas à Gamine, cependant, l'honneur de s'asseoir à notre table.

Le déjeuner achevé, l'aimable artiste proposa de nous montrer quelques-unes de ses œuvres et nous emmena du côté de son atelier. Tandis qu'elle ouvrait la porte, j'aperçus, posé sur une chaise, le vêtement de travail que j'avais vu lors de ma première visite. Des yeux je le désignai à ma mère, ce qui n'échappa point à Rosa Bonheur.

– Ah ! fit-elle d'un ton de bonne humeur, vous regardez mes vêtements masculins. Je parie que vous partagez là-dessus l'erreur de la plupart des gens, qui s'imaginent que je méprise les habits de mon sexe. Oh ! certainement, pour le travail, je préfère le costume d'homme. Mais aujourd'hui, en l'honneur de madame votre mère, j'ai mis des jupes, comme vous voyez.

La porte de l'atelier était ouverte toute grande. Rosa Bonheur nous la montra d'un geste, en disant, avec la même gravité qu'autrefois :

– Veuillez entrer dans mon « sanctuaire », mesdames.

Le « sanctuaire » n'avait pas changé d'aspect. *La Foulaison*

s’y trouvait à la même place, et dans le même état que deux années auparavant. Me prenant par la main, Rosa Bonheur m’entraîna vers deux chevalets placés bien en évidence : l’un portait une superbe étude de lion, l’autre une gravure magnifique représentant *Le Lion chez lui*.

– Ces deux choses-là sont pour vous, me dit-elle, je les ai signées à votre intention, afin que, lorsque vous serez de l’autre côté de l’océan, vous vous souveniez encore de moi.

Et m’embrassant sur les deux joues, elle ajouta :

– Je vous souhaite là-bas tout le succès possible.

Elle nous montra quelques projets de compositions et de tableaux, et remarquant que je m’intéressais tout particulièrement à un *Saint Georges* :

– Le voulez-vous ? dit-elle d’un mouvement spontané.

– Oh ! mademoiselle, vous m’avez déjà comblée.

– Mais non ! Acceptez-le, je vais y mettre ma signature.

Sans attendre de réponse, elle traça rapidement au crayon quelques mots de dédicace.

Après les ébauches et les dessins, ce fut au tour des gravures. Un carton qu’elle ouvrit renfermait *Le Marché aux chevaux*, *Le Roi de la forêt*, quelques têtes de lions, de chiens, sans compter une *Bousculade de bœufs écossais*, œuvres admirables que des graveurs français et anglais avaient faites d’après ses toiles les plus célèbres. Plusieurs, depuis longtemps, m’étaient familières. C’est à elles que, tout enfant, dans la lointaine Californie, j’avais dû mes premiers sentiments d’admiration pour la noble

artiste qui, à cette heure, me traitait comme une vieille amie.

– Ces gravures ont en effet contribué pour beaucoup à répandre ma réputation en Angleterre et en Amérique, déclara-t-elle, en même temps qu'elle saisissait sur un chevalet un rouleau bientôt étalé à nos yeux ravis.

C'était un admirable dessin au fusain. Un troupeau immense de ces bisons du Far West américain, dont la race sans doute ne tardera pas à disparaître, fuyait devant l'incendie de la Prairie. L'océan de flammes en marche avait provoqué chez eux une terreur rendue par l'artiste avec une réalité, une vigueur merveilleuse. Tous ces muscles tendus, toutes ces poitrines frémissantes, ces naseaux fumants, ces cornes redoutables, se heurtant, s'entremêlant, constituaient une masse impressionnante au suprême degré. Il semblait vraiment que l'on dût entendre le mugissement de ces bêtes affolées, le sifflement de leur haleine, le choc de leurs membres et le fracas de ce formidable galop, qui faisait d'eux une trombe vivante capable de rompre et de broyer tous les obstacles.

– Voici l'esquisse d'un tableau que je voudrais faire, dit Rosa Bonheur, mais il me manque quelques éléments dont je ne saurais me passer pour demeurer dans l'entière vérité. Ce sont les herbes qui forment mon premier plan. Dans une œuvre où l'on a le désir de représenter fidèlement la nature, les moindres détails doivent être vrais. S'il vous était possible de vous procurer quelques-unes

de ces plantes et de me les expédier, vous me rendriez bien heureuse. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, je partirais volontiers avec vous ; nous irions ensemble dans les immenses régions de votre Far West, dans les réserves indiennes. Que j'aimerais voir de mes yeux les wigwams des Peaux-Rouges, et étudier leurs mœurs ! En voilà des sujets merveilleux pour les artistes ! Peu après la guerre, j'ai été sur le point de faire ce beau voyage. Un amateur de mes tableaux, M. Belmont, avait proposé d'organiser à mon intention des chasses au buffle. Que de choses nous aurions admirées, ma chère amie et moi ! Il nous a fallu renoncer à ce plaisir, pour ne pas nous éloigner de notre bonne mère Micas <sup>1</sup>, presque aveugle...

Il y eut un silence de quelques instants. Rosa Bonheur le rompit pour nous inviter à parcourir sa propriété. C'est ainsi que je revis le grand pré, maintenant désert.

– C'est ici que folâtraient autrefois mes chevaux sauvages, nous dit la bonne artiste. Que j'ai donc été embarrassée à leur sujet, lorsque je me suis trouvée en présence de votre compatriote ! Songez que M. Arbuckle m'arrivait juste au lendemain du jour où j'avais donné son cadeau au colonel Cody ! Buffalo Bill aura-t-il été plus heureux que moi ? Je le suppose. Il a bien dû trouver le moyen de compléter l'éducation de mon petit étalon.

– Et la lionne qui était ici ? fis-je en l'interrompant.

– Ma pauvre Fathma, qui était si gentille et si bien

1. *N.D.É.* La mère de Nathalie Micas.

apprivoisée. Vous l'aviez vue, en effet. Elle est morte, et j'en ai eu un grand chagrin.

L'heure du départ approchait. Tout en causant, nous revînmes au château.

Il y avait dans le jardin, tout près de nous, un yucca magnifique. Rosa Bonheur nous le fit admirer, et demanda à ma mère si elle aimait les fleurs. Appelant aussitôt son jardinier, elle lui ordonna d'arracher ce yucca, en prenant garde de ne pas toucher à la racine, et de nous l'apporter ensuite à l'atelier, en même temps qu'une belle gerbe de roses.

– Si vous le voulez bien, mesdames, poursuivit-elle en se tournant vers nous, nous allons monter, et je vous aiderai à empaqueter vos souvenirs, car bientôt ce sera l'heure du train.

Un instant après, le jardinier vint nous rejoindre avec une énorme brassée de fleurs. Parmi les roses éclatantes, le yucca faisait contraste avec la couleur si délicate de ses corolles, mais de racines, il n'en avait plus : le pauvre homme avait pris grand soin de les couper au plus ras.

Les yeux de Rosa Bonheur eurent un éclair de vivacité. Elle se contenta cependant, et ce ne fut qu'après la sortie du jardinier qu'elle s'écria :

– Qu'en pensez-vous, mesdames, n'est-ce pas là un bel exemple de l'intelligence masculine ?

Nous nous apprêtions à prendre congé lorsqu'elle aperçut sous mon bras un objet que j'avais peine à dissimuler.

– Ah ! fit-elle en riant, vous aviez apporté votre album d'autographes, et sans doute vous voudriez m'y voir mettre ma griffe à côté de celles de vos illustres professeurs et des personnalités les plus notables de votre connaissance ?

– J'avoue, dis-je avec un peu d'embarras, que tel était mon dessein en venant vous faire, moi aussi, mes adieux de Fontainebleau, mais je n'osai plus vous en prier tant vous...

– Laissez-le-moi, dit-elle avec un aimable empressement, en me prenant l'album des mains. Je vous le renverrai dans quelques jours par mes amis les Tedesco<sup>1</sup>.

Et avant que j'eusse le temps de la remercier une fois de plus :

– Vous trouverez un panier dans le coupé qui vous attend en bas. Je l'ai fait remplir de chasselas, car il faut bien que vos sœurs goûtent aussi aux produits de ce pays.

Elle m'embrassa en ajoutant :

– Je vous ai autrefois donné ma photographie. Il me serait agréable d'avoir la vôtre en retour. Ne manquez pas de m'en envoyer une avant votre départ.

Surprises et charmées d'un tel accueil, nous rentrâmes à Paris, les bras remplis des cadeaux de la vénérable femme, dont le cœur se révélait à nous aussi grand que son talent se montrait scrupuleux. Ses prévenances

1. *N.D.É.* Les frères Tedesco sont les agents de Rosa Bonheur.

n'étaient-elles point dues à son désir ardent de posséder un élément indispensable à l'achèvement d'une de ses œuvres ? Quant au malheureux yucca coupable d'avoir provoqué un mouvement de colère contre les hommes, nous nous empressâmes, aussitôt revenues, de le planter au milieu d'un parterre de notre jardin, espérant, en dépit de tout, que la délicate attention de Rosa Bonheur nous vaudrait le miracle de le voir pousser de nouvelles racines. Le mal était sans remède ; au bout de quelques jours, la gracieuse plante baissa la tête et se flétrit. Ses clochettes n'étaient pas encore fanées cependant, lorsque M. Tedesco vint rapporter l'album que Rosa Bonheur avait gardé. Avec quel empressement je l'ouvris, et quel fut mon plaisir de trouver sur un des feuillets, dernier gage de l'amitié de la grande artiste, un croquis de *Berger écossais*.

Une lettre de remerciements, adressée à Rosa Bonheur en même temps que ma photographie, une réponse pleine de vœux pour mon succès, reçue d'elle, et je m'embarquai.

À Boston, début octobre 1891, je retrouvai avec plaisir plusieurs des personnes dont les conseils m'avaient engagée à traverser l'océan. Leurs aimables recommandations me créèrent un cercle de précieuses relations. Je pus vendre quelques toiles et il me vint assez vite des commandes de portraits suffisantes pour m'occuper plusieurs années durant.

Le travail dont j'étais accablée ne me faisait pas oublier la mission dont Rosa Bonheur m'avait chargée. Mais si je me hasardais à demander de quelle manière je pourrais me procurer l'herbe des Prairies de l'Ouest, inmanquablement on me répondait avec un peu d'ironie :

– Il vous faudra l'aller chercher à pied, car vous devez bien penser que les trains ne s'arrêtent pas dans les régions désolées où poussent ces maudites plantes. À quoi servirait bien une station de chemin de fer là où l'on ne trouve ni maisons, ni cultures, ni habitants ?

Je crus devoir faire part à Rosa Bonheur et de la difficulté avec laquelle je me trouvais aux prises, et de mon désir – plutôt que mon espoir – de la surmonter quelque jour. Fort heureusement, elle n'éprouvait aucune impatience.

Au moment où je commençais à abandonner tout espoir, le hasard me fit rencontrer une jeune femme dont l'aide me parut devoir assurer bientôt le succès de mes recherches. Miss Collins dirigeait une école qu'elle avait fondée au milieu d'une des tribus du Far West. Elle possédait un certain nombre de photographies pleines d'intérêt et m'offrit très volontiers, à l'intention de la grande artiste française, une vue de la Prairie et de sa végétation sauvage. J'en fus ravie, mais ce n'était pas encore tout à fait mon rêve réalisé. Le serait-il jamais ?

Un beau matin cependant, j'eus la surprise de recevoir, fort convenablement enveloppé, tout un paquet d'herbes desséchées. Un mot de ma sœur Mathilde, qui habitait

Cincinnati, m'apprenait que c'était là l'herbe aux bisons réclamée à tous les échos. Je la devais à la Société botanique du Colorado, qui, ayant été par hasard informée du désir de Rosa Bonheur, avait aussitôt dépouillé ses collections pour la satisfaire. Du reste, l'envoi était accompagné d'une lettre provenant de la Société elle-même. L'on prenait soin de faire observer que la couleur de cette plante, la *Buffalo grass*, se trouvait légèrement altérée par suite de sa dessiccation ; qu'il serait fait une tentative pour s'en procurer des touffes fraîches, mais que, par malheur, cette sorte d'herbe fuit l'homme civilisé et disparaît presque aussitôt des régions où il vient à s'établir. Elle pousse presque toujours en compagnie de l'herbe *grama* et de quelques fleurs sauvages dont l'envoi comprenait divers spécimens. Chaque touffe, ajoutait-on, constitue un bouquet circulaire d'un pied environ de diamètre, éloigné généralement de ses voisins de la distance d'un pied à dix-huit pouces. La terre qui les porte est d'un gris-brun assez clair. Sèche, elle devient couleur de poussière.

Herbes et photographie furent au plus vite expédiées à Rosa Bonheur. La lettre de remerciements ne tarda guère, témoignant quelque surprise quant à la forme des plantes, mais aussi une méprise à mon sujet, car elle avait cru me reconnaître dans une jeune femme représentée sur la photographie et qui n'était autre que Miss Collins en personne.

Aussi longtemps que dura mon séjour en Amérique, je reçus des lettres de Rosa Bonheur : elle ne laissait échapper aucune occasion de me prouver, ainsi qu'aux miens, quelle place nous tenions dans ses préoccupations et ses sympathies.

En décembre 1893, ma sœur Dorothée, reçue docteure ès sciences mathématiques de l'université de Paris, lui fit hommage de sa thèse sur les anneaux de Saturne. La bonne artiste l'en remercia par les lignes suivantes :

*Mademoiselle,*

*Depuis que vous m'avez fait l'aimable envoi de votre thèse, il m'a été impossible d'avoir un moment de tranquillité pour vous remercier. Enfin, aujourd'hui, je puis vous exprimer ma très vive reconnaissance et l'admiration que j'ai pour vous et que vous méritez de la part de toutes.*

*J'ai lu hier soir les premières pages qu'il m'était possible de comprendre : quant au calcul mathématique, bonsoir pour moi comme pour les trois quarts et demi du public. Absolument comme si nous mettions le nez dans un livre en hébreu. Ces formidables calculs et signes m'inspirent un absolu respect, cela ne doit pas vous étonner.*

*Permettez-moi, chère mademoiselle, d'être fière de me compter au nombre de vos amies...*

Rosa Bonheur tint aussi à me féliciter d'un événement qui causait à tous les miens une grande joie.

By, 15 janvier 1894

*Chère Mademoiselle Klumpke,*

*Je suis bien heureuse des sentiments d'amitié que vous me faites l'honneur de m'exprimer et que je vous rends de tout mon cœur avec ma profonde estime comme confrère du pinceau. J'espère vous revoir à Paris en attendant un monde meilleur; où le Créateur permettra peut-être que nous nous retrouvions parmi les êtres aimés qui nous ont quittés et qui veillent sur nous.*

*Vous devez, chère Mademoiselle, être bien heureuse des succès de votre sœur. Elle a eu l'amitié aussi, dont je m'honore infiniment, de m'envoyer sa thèse, qui lui a fait mériter le grade de docteur ès sciences mathématiques à Paris, ce qui est une distinction très grande.*

*Je vous ai déjà dit que vous êtes une famille bénie du Grand Esprit Créateur de tout l'infini, et c'est une vérité, car la vie matérielle seulement est bien peu de chose et dure bien peu pour ceux qui savent lire l'Esprit Créateur dans cette même vie matérielle...*

*Puisque vous avez madame votre mère près de vous, je vous prie de lui exprimer mes sentiments affectueux, vous demandant la permission de vous embrasser toutes deux.*

### CHAPITRE III

Je revins à Paris au mois de juin 1895, poussée par le désir de retrouver la vie artistique de la grande ville, l'atmosphère de ses musées, son émulation quotidienne, provocatrice de recherche et de progrès sans compter les conseils de mes anciens maîtres, et ceux auxquels je me proposai d'avoir recours d'un artiste dont jusque-là je ne connaissais que le talent, M. Thévenot<sup>1</sup>. Mes préoccupations de portraitiste m'avaient appelée à porter le plus grand intérêt à ses travaux, et aussi la plus vive admiration. C'était mon ambition de me perfectionner dans cet art délicieux du pastel, dont j'avais pu, en différents essais, apprécier la difficulté.

Par malheur, ma présomption juvénile n'avait négligé qu'une chose, capitale cependant, à savoir que M. Thévenot ne prenait pas d'élèves. Ma déception fut grande lorsqu'on m'en informa.

Faute de mieux, je résolus de retourner à l'Académie

1. *N.D.É.* Le pastelliste François Thévenot (1856-1943).

Julian<sup>1</sup>, et je louai un atelier dans l'intention d'y préparer, durant l'hiver, un tableau pour le Salon de 1896. Je n'oubliai pas non plus l'illustre femme dont les lettres m'avaient à plusieurs reprises apporté par-delà l'océan le témoignage d'une pensée toujours affectueuse. Diverses circonstances, entre autres la mort de son amie Mme Carvalho<sup>2</sup>, qui l'affligea beaucoup, m'empêchèrent d'aller à By avant le milieu de l'automne. Ma mère m'y accompagna comme la fois précédente, il y avait quatre ans déjà.

À peine avions-nous pris pied sur le quai de la gare de Moret, qu'une manière de vieux monsieur qui était là s'approcha de nous et m'embrassa brusquement. J'eus un mouvement de recul vite réprimé, car j'avais reconnu Rosa Bonheur. La surprise de ma mère avait été plus vive, et je crois bien qu'elle fut sur le point de protester contre une telle agression. Nous en rîmes bien vite. Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture, et Rosa Bonheur, riant encore, s'écriait :

– Quelle mine vous avez faite, ma chère Miss Anna, lorsque, devant les employés, je vous ai pressée sur mon vieux cœur !

À cela je répondis qu'en Amérique nous n'étions pas habituées aux démonstrations sentimentales sur la voie publique.

1. *N.D.É.* Fondée à Paris en 1867 par Rodolphe Julian (1839-1907).

2. *N.D.É.* Soprano de renommée internationale, Caroline Miolan-Carvalho s'est éteinte le 10 juillet 1895.

– Je le sais fort bien, fit-elle, aussi ai-je voulu vous intriguer un peu par cette petite farce de rapin<sup>1</sup> ; c’est la preuve, au reste, du grand plaisir que j’ai à vous revoir. Et vous, chère madame, m’avez-vous reconnue ?

– Non, je l’avoue, dit ma mère, et j’ai failli m’indigner. Mes yeux, fort heureusement, sont tombés sur vos pieds si petits, si élégamment chaussés, et qui ne sauraient appartenir qu’à une femme.

– J’ai toujours eu cette coquetterie, en effet, et cela m’a souvent trahie pendant mes heures de travail en forêt. Depuis que je vis seule, le costume que je porte m’est néanmoins une grande protection.

Cet accueil à la gare, le déjeuner qui suivit furent pour ma mère et pour moi l’assurance que les sentiments de Rosa Bonheur à notre égard étaient demeurés, malgré une absence de quatre années, aussi affectueux qu’au jour où elle nous avait renvoyées les bras chargés de ses études et de ses fleurs. Dans l’après-midi, nous fîmes la visite obligée au « sanctuaire ». Un chevalet s’y dressait, portant une grande toile à moitié achevée.

– Vous me voyez en train de représenter un combat célèbre dans les annales du *Stud-Book* britannique. Le cheval blanc n’est autre que Godolphin Arabian, l’ancêtre de toute une lignée de grands étalons anglais. [...] Un heureux hasard m’a mis entre les mains une

1. *N.D.É.* Un rapin désigne à la fois un étudiant en art et un peintre bohème.

vieille gravure de Stubbs<sup>1</sup>, publiée à Londres en 1794, qui m'a permis de tracer un portrait authentique de ce héros équestre. Quand on fait de l'histoire, il faut que tout soit exact. Je ne recule jamais devant un sacrifice pour me procurer les documents dont j'ai besoin.

Se tournant alors vers moi, et sur un ton où il y avait bien un peu de reproche :

– Je suis loin d'avoir eu autant de chance pour l'herbe aux bisons. Ma chère Miss Anna, vous vous faites photographier au milieu de la Prairie, et alors que vous n'avez qu'à vous baisser pour cueillir à pleines mains des touffes toutes fraîches, vous m'envoyez quelques brindilles fanées et tirées d'un herbier ?

– Je n'ai malheureusement jamais été dans la Prairie, répondis-je, aucun train ne s'y arrête. La jeune missionnaire qui m'a donné la photographie que je vous ai envoyée me ressemble physiquement sans doute... Je ne dis pas que vous me prenez pour une autre, mais vous avez certainement pris une autre pour moi...

– J'ai pourtant bien cru reconnaître, sous le chapeau à large bord, le bout de votre grand nez, fit-elle en s'excusant.

Et la bonne artiste de m'accabler de ses questions sur ma vie durant les années que je venais de passer en Amérique, sur les relations que je m'étais créées, sur

1. *N.D.É.* L'Anglais George Stubbs (1724-1806), peintre et graveur animalier, renommé pour ses tableaux de chevaux.

mes travaux. Je lui montrai quelques photographies de portraits que j'avais faits à Boston. « C'est vivant ! Quelle est cette dame ? » s'écria-t-elle devant celui de Mme Nancy Foster<sup>1</sup>. Je lui fis connaître en quelques mots cette remarquable personnalité féminine et féministe, à laquelle l'université de Chicago est redevable d'un pavillon spécialement construit pour les jeunes filles des cours supérieurs.

– Vous trouvez toujours en Amérique des âmes généreuses, prêtes à se dévouer pour l'instruction et l'émancipation de la femme. Votre nation devient grande parce qu'elle comprend que ses filles, une fois mariées, exerceront une influence sans pareille sur l'éducation de leurs enfants.

Avant de prendre congé de Rosa Bonheur, je lui demandai de vouloir bien m'appuyer près de M. Thévenot.

– Ce serait avec grand plaisir, mais je ne le connais pas du tout. Je conçois votre enthousiasme pour son talent, que j'apprécie encore plus depuis que moi-même je me suis mise au pastel. Cela m'amuse, bien que le métier soit assez sale.

Quelques semaines plus tard, je fis de nouveau le voyage de By, pour présenter à Rosa Bonheur Miss Sophia

1. *N.D.É.* Philanthrope américaine. En 1892-1893, Nancy Foster a donné 84000 dollars à l'université de Chicago pour la construction du Foster Hall, destiné au logement des étudiantes.

Walker, de Boston, dont j'avais peint le portrait pendant mon séjour en cette ville. Elle désirait faire l'acquisition d'un tableau à l'intention d'un musée de peinture dont elle venait de doter l'université de Bowdoin, à Brunswick, États-Unis<sup>1</sup>. L'attention de Miss Walker se porta sur une étude de cheval blanc.

– Je ne vends pas mes études, fit Rosa Bonheur, mais pour vous être agréable, je veux bien me servir de celle-ci, qui vous plaît, pour en faire un tableau.

– Et combien le paierai-je à mademoiselle ?

– Cinq mille.

– Cinq mille dollars, n'est-ce pas ? Que je serai heureuse de posséder une œuvre de vous à ce prix ! s'écria vivement la visiteuse.

– Vous avez mal compris, dit Rosa Bonheur en l'interrompant. En qualité d'amie de Miss Klumpke, ce sera cinq mille francs et non pas cinq mille dollars.

Miss Sophia Walker se confondit en remerciements. Je ne manquai pas d'être très sensible à un procédé aussi flatteur pour moi qu'il était avantageux pour ma compatriote<sup>2</sup>.

1. *N.D.É.* Mary Sophia Walker et sa sœur Harriet Sarah y ont financé le Walker Art Building en mémoire de leur oncle, qui fut président du Bowdoin College (Maine).

2. *N.D.É.* Rosa Bonheur mourut avant de pouvoir honorer cette commande. Anna Klumpke fit alors don aux sœurs Walker d'une huile sur toile de Rosa Bonheur qui représente *Deux lionceaux* (non datée). Elle se trouve au Bowdoin College Museum of Art.

L'occasion d'une présentation du même genre se renouvela dans le cours de l'hiver.

Je reçus un jour la visite de Mme Thaw, de Pittsburg, dont le patronage m'avait été précieux pendant mon dernier séjour en Amérique<sup>1</sup>. Elle avait récemment acquis, à New York, un tableau de Bouguereau et un autre de Rosa Bonheur, qui avaient provoqué chez elle le vif désir de connaître l'un et l'autre de leurs auteurs. Elle avait déjà rendu visite à M. Bouguereau, qui l'avait fort aimablement accueillie<sup>2</sup>. Sachant combien il était difficile d'être admis dans l'atelier de Rosa Bonheur, elle recourait à mon entremise, ne doutant pas de ma bonne volonté à lui être agréable. Les lettres si affectueuses que j'avais reçues de Rosa Bonheur à Boston, et qu'elle connaissait, lui étaient à l'avance un gage de la réussite de ce projet de visite, dont elle attendait, pour elle et pour ses filles, un souvenir précieux, disait-elle.

Ainsi que l'espérait bien Mme Thaw, la réponse de Rosa Bonheur à ma demande d'entrevue fut aussi prompte et aussi favorable qu'il était permis de l'espérer. Trois jours plus tard, Mme Thaw, sa sœur, ses

1. *N.D.É.* La philanthrope Mary Sibbet Copley, épouse du millionnaire William Thaw Sr. Elle possède également quatre œuvres d'Anna Klumpke.

2. *N.D.É.* L'atelier de William Bouguereau (1825-1905) est au 75, rue Notre-Dame-des-Champs à Paris. On peut toujours en voir la belle façade blanche et la grande fenêtre.

deux filles et moi, nous étions à By. Rosa Bonheur avait réservé à ces dames la joie de les recevoir vêtue de son costume masculin, à l'étrangeté duquel elles furent bientôt accoutumées, tant celle qui le portait savait mettre d'affabilité dans son accueil et de vivacité dans son langage.

Deux petits chiens de race yorkshire nous traitèrent de tout autre façon : l'un d'eux s'était mis à aboyer avec un acharnement et un bruit extraordinaires pour sa taille minuscule, en nous montrant des crocs heureusement peu redoutables ; le second cherchait traîtreusement à mordiller mes bottines. Miss Alice Thaw s'empara du petit enragé et le prit dans ses bras. Il se calma sur-le-champ et manifesta bientôt tout le plaisir qu'il prenait à se laisser caresser.

– Je vois que comme moi vous aimez les bêtes, lui dit Rosa Bonheur. Ce petit sournois est mon favori, et il le sait bien. Voyez son poil soyeux. Si je l'avais envoyé à l'Exposition canine, il aurait certainement obtenu un grand prix, mais je n'ai pu consentir à m'en séparer. Charley est si affectueux, si câlin ; il a de si beaux yeux ; il ne lui manque que la parole. Les bêtes ont des âmes, le croyez-vous ?

– Oh ! mademoiselle, que je suis heureuse de vous l'entendre dire, s'écria Miss Alice. C'est l'opinion que je soutenais ce matin même contre ma mère.

Nous parlâmes bientôt du tableau que Mme Thaw avait acheté à New York : au premier plan, des moutons

couchés sur l'herbe et, au fond de la toile, un groupe de bœufs. Mme Thaw ne dissimulait pas son extrême satisfaction de posséder une œuvre d'un tel mérite.

– C'est mes *Bœufs dans les Highlands* ! s'écria Rosa Bonheur. Tâchez donc de savoir combien elle l'a payé, me dit-elle tout bas un moment après.

Je sus bientôt que ce tableau avait coûté quarante mille francs et qu'on ne l'estimait pas trop cher à ce prix. L'artiste accueillit un tel renseignement avec une apparente satisfaction, et ma pensée se reporta aux conditions autrement favorables qu'elle avait faites à Miss Walker.

À quelques instants de là, s'étant assise à sa table de travail, nous la vîmes prendre une page de papier écolier, et, sous nos yeux émerveillés, commencer de dessiner à la plume une composition compliquée. En quelques minutes, ce fut achevé. Elle y ajouta une dédicace et tendit la feuille à Mme Thaw en la priant d'accepter ce croquis en souvenir de sa visite à By.

– Mais c'est l'esquisse de mon tableau que vous avez retracée là !

– En effet, reprit l'habile artiste, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de voir que je n'ai pas oublié la toile à laquelle vous tenez tant.

Se tournant alors vers moi :

– Voilà ce qu'il vous faut bien comprendre, Miss Anna. Une artiste véritable doit garder ses sujets gravés dans sa tête. Il faut que, tout comme un musée, son cerveau soit rempli de ses œuvres... Vous devriez venir habiter

à By, ajouta-t-elle en souriant. Je vous trouverais dans le voisinage une pension convenable. Vous travaillerez avec moi dans le parc et en forêt, et je vous montrerais comment on interprète le paysage, dont un peintre de figures a toujours plus ou moins besoin pour augmenter l'intérêt de ses tableaux.

Je témoignai ma reconnaissance, ne pouvant en croire qu'à moitié mes oreilles.

Nous rentrâmes à Paris, Mme Thaw et ses filles ravies de leur excursion à By, et fort encouragées par ce beau début à poursuivre le cours de leurs visites dans les ateliers d'artistes. Je lui avais autrefois parlé de M. Thévenot. Elle voulut que nous l'allions voir ensemble, proposition acceptée avec joie, l'on n'en saurait douter. Mme Thaw lui acheta un charmant pastel. Quant à moi, je ne manquai pas de lui dire, tandis que nous examinions ses œuvres, que j'étais venue de Boston à Paris tout exprès pour devenir son élève, et que mon désappointement avait été grand d'apprendre qu'il ne donnait pas de leçons particulières.

M. Thévenot ne dit rien qui pût me donner quelque espoir. Peu de jours après, cependant, il me fit savoir qu'étant libre pendant la durée du Salon, il consentait à me donner, à partir du commencement de mai, des leçons pendant trois mois. J'étais au comble de mes vœux. Devenir l'élève de M. Thévenot, travailler avec Rosa Bonheur, n'était-ce pas le meilleur achèvement de mes études artistiques parisiennes ? Tout cela, je le devais à

l'amitié de l'excellente Mme Thaw, qui était pour moi, décidément, une véritable fée bienfaisante.

C'était trop beau. À peine mes dispositions étaient-elles prises avec M. Thévenot, qu'il me vint une lettre de By. Rosa Bonheur m'annonçait avoir trouvé, à deux pas de chez elle, la chambre et la pension rêvées pour moi. Elle comptait que j'irais la rejoindre dès le commencement de mai.

N'était-ce pas jouer de malheur, être contrainte de faire choix entre deux projets qui l'un et l'autre m'avaient tant réjouie ?

Malgré mon regret de causer quelque désappointement à Rosa Bonheur, je pris le parti de rester à Paris pour y recevoir des leçons qui, pensais-je, me devaient être d'une plus immédiate utilité dans la carrière de portraitiste que les conseils d'une peintre d'animaux, quel que fût le prix que j'y attache. Rosa Bonheur ne me blâma pas, du reste, de ma résolution, et ne cessa de m'engager à aller prendre auprès d'elle des conseils qu'elle eût été heureuse de me donner. Hélas ! C'est à peine si je pus, quelques rares fois dans le cours de l'été, me rendre à de si aimables instances.

La vieille artiste se montrait, à chacune de ces entrevues, bonne et affectueuse comme toujours ; mais la visite au cours de laquelle je lui fis mes adieux avant mon départ pour Boston m'a laissé des souvenirs tout particuliers.

Rosa Bonheur avait amené la conversation sur les Indiens d'Amérique, pour me montrer bientôt toute une série de photographies de Peaux-Rouges. Les photographies examinées, elle ouvrit un grand volume rempli de planches gravées représentant aussi des Indiens.

– C'est l'ouvrage de Catlin, dit-elle, un de vos compatriotes qui a passé sa vie, je crois, parmi les tribus de l'Ouest : c'est leur grand peintre<sup>1</sup>. Examinez avec soin quel magnifique parti il a su tirer du spectacle qu'il avait sous les yeux. J'ai fait un peu comme lui, grâce à ce brave colonel Cody, lors des représentations qu'il a données à Paris pendant la dernière Exposition. Les Tedesco avaient bien voulu intervenir pour me faciliter l'accès du campement indien, et Buffalo Bill s'est montré pour moi d'une prévenance parfaite. C'est de la meilleure grâce qu'il m'a autorisée à travailler tous les jours au milieu de ses Peaux-Rouges. J'ai ainsi pu examiner leurs tentes tout à mon aise ; j'ai assisté aux scènes familières de leur vie. J'ai conversé du mieux que j'ai pu avec les guerriers, leurs femmes, leurs enfants, j'ai fait des études de leurs bisons, de leurs chevaux, de leurs armes, qui m'ont intéressée

1. *N.D.É.* Installé en territoire amérindien, le peintre George Catlin (1796-1872) a peint des centaines de portraits d'Indiens et d'Indiennes. Conscient d'être le témoin d'une culture en voie de disparition, il a également collectionné leurs objets du quotidien. Il a présenté son *Indian Gallery* à Paris en 1845.

prodigieusement. M. Knoedler<sup>1</sup> m'a causé un vif plaisir le jour où il m'a offert le costume superbe que j'ai là et qui a appartenu, paraît-il, à un chef de haute lignée<sup>2</sup>. Car j'ai une passion véritable, vous le savez, pour cette race infortunée, et je déplore qu'elle soit appelée à disparaître devant les Blancs usurpateurs. Mais vous allez en apercevoir bientôt quelques échantillons, je suppose, puisque vous avez l'intention d'exposer de vos tableaux à San Francisco. Vous serez bien assez bonne pour faire encore un effort en ma faveur, lorsque vous traversez les Prairies. Essayez donc, cette fois-ci, d'obtenir fraîches quelques-unes des herbes dont je vous ai parlé et qui trouveront leur place au premier plan de mon tableau. Sans ces documents, je n'oserai jamais commencer ma grande composition des *Bisons fuyant l'incendie*, ni celle des *Chevaux sauvages dans le Far West* que je me promettais de faire aussi, et j'y tiens essentiellement pourtant... Vous ne sauriez croire combien je retrouve toute mon ardeur

1. *N.D.É.* Roland Knoedler (1856-1932), marchand d'art très influent auprès des collectionneurs américains. Il offre cette tenue de Sioux à son artiste pour qu'elle ait matière à travailler lorsque le Wild West Show aura quitté la région parisienne. Cette tenue est notamment visible dans le tableau *Indiens à cheval armés de lances*.

2. *N.D.A.* M. Knoedler m'a raconté que le colonel Cody avait un jour invité à sa table, en même temps que Rosa Bonheur, les deux chefs indiens Rocky Bear et Red Shirt. La vieille artiste mangea à peine. On lui en fit l'observation : « Pourquoi voulez-vous que je mange, fit-elle, est-ce que je ne fais pas cela tous les jours, tandis que je n'aurai pas tous les jours, sous les yeux, deux êtres si intéressants à étudier. »